

MAXIME ROVERE

LE CLAN SPINOZA

Amsterdam, 1677

L'invention de la liberté



Flammarion

EPILOGUE.

Un long filet de sable vient à l'instant de me lécher la joue. Je crois. Quelque chose m'a réveillé en tout cas. D'ailleurs ce sable, enfin cette poussière a fini par s'accumuler contre le col de ma chemise. Je me relève, je me secoue. Pouah ! Comment puis-je être aussi sale ? Est-ce que les philosophes sont nécessairement sales ? Au fait... Sans doute. Plus ou moins. Mais suis-je un philosophe ?

On n'y voit rien, là-dedans. Je discerne vaguement des formes, des sortes de parallépipèdes disposés de manière régulière. Ce pourrait être les pupitres d'une salle de classe... Non. Je m'approche.

JOHANNES BOUWMEESTER

4 NOVEMBRE 1630 – 22 OCTOBRE 1680

LODEWIJK MEYER

18 OCTOBRE 1629 – 25 NOVEMBRE 1681.

HENDRIJK GLAZEMAKER

1620 – 5 DECEMBRE 1682.

Mais... je connais ces gens.

JARIG JELLESZ

1620 – 22 FEVRIER 1683.

JAN RIEUWERTSZ I

1616 – 22 DECEMBRE 1685

DIRK KERCKRING

22 JUILLET 1638 (BAPT.) – 2 NOVEMBRE 1693.

Mes amis... Qu'est-ce que c'est que ce cauchemar ? Est-il possible que je marche entre les tombes de mes amis ?

EHRENFRIED WALTHER VON TSCHIRNHAUS

10 AVRIL 1651 – 11 OCTOBRE 1708.

Quoi ! Tschirnhaus ! Tschirnhaus aussi est mort ?

– Hé là, vous ! Qu'est-ce que vous fabriquez ici ?

Il y a quelqu'un là-bas, à gauche. On ne le voit pas... Mais si ça parle, c'est forcément qu'il y a quelqu'un. Comme je m'avance, je vois d'abord un balai, puis une espèce de ballon indéfini derrière, un ballon... bleu, non une minute, il a des jambes. On dirait... ça ressemble à une combinaison de travail... Oui mais... Sans corps.

– Inutile de répondre, dit la voix. Je le sais.

Je la discerne mieux à présent. Il s'agit d'une grosse dame noire visiblement chargée de la maintenance. Elle s'est désintéressée de moi. Elle feuillette un livre qu'elle semble lire malgré l'obscurité.

– C'est vous qui avez écrit ça ? me demande-t-elle en arrivant aux dernières pages.

– Hein... ? Non, je ne crois pas.

Elle referme le livre en me montrant un nom, au-dessus.

– Maxime Rovere, c'est pas vous ?

Un sentiment étrange, en partie comparable à la nausée que l'on ressent en rêve ou juste après un rêve, me gagne devant mon nom. En descendant de bateau, on a parfois un malaise similaire, comme si l'absence de mouvement était plus difficile à supporter que le tangage.

– Le Clan Spinoza, lit-elle à voix haute. Non ?

Je ne sais que répondre. Un souvenir vague trouble ma conscience, mais ce pourrait être une chose que j'aurais lue... En réalité je n'ai qu'une envie, c'est de sortir d'ici.

– Remarquez, je comprends que vous ne vous en vantiez pas. Qu'est-ce qui vous a pris d'écrire ça ? Je veux dire, comme ça ? Vous savez que c'est interdit, ici.

– Ecoutez Madame, je m'excuse, mais je ne sais même pas où nous sommes et justement je voudrais...

– Comment ça ? Et vous allez me soutenir que vous ne savez pas qui je suis ?

Mon indisposition augmente au point que je dois m'asseoir. En respirant profondément, je prie pour que me revienne le nom de celle qui pourrait être, après tout, une ancienne voisine, mon institutrice, la mère d'un ami... Je dois admettre que cette dame m'est tellement familière... Comment est-il possible que je ne m'en souvienne pas ?

Elle pose son balai et s'assied en face de moi.

– JE SUIS L'UNIVERSITE. ET JE SUIS CHOQUEE.

L'allure et le sérieux avec lequel elle a prononcé ces deux phrases ne donnent aucune envie de rire. De fait, elle confirme un pressentiment que j'avais depuis le début. Mais en même temps qu'elle me soulage de mon trouble, je découvre que je sais parfaitement de quoi elle parle. Et ce n'est pas réjouissant.

– Vous avez voulu vous faire mousser, hein ? Faire un livre grand public qui se vende en supermarché ? Et pourquoi vous m'avez pas fait voler dans le ciel, avec mon balai ? Hein ? Et j'aurais couché avec Spinoza ! Et avec Oldenburg ! Avec Proietti ! Les ventes auraient quadruplé ! C'est bien ça, votre rêve ? Que votre torchon soit adapté au cinéma avec des stars de Hol-

lywood ?

Pendant qu'elle continue à me faire de la peine, j'aperçois sur un mur quelques lettres griffées à la pointe d'un couteau, des lettres si tremblées que je parviens difficilement à les lire. ADRIAEN KOERBAGH. La simple lecture de ce nom me rend plus triste encore. Je l'interromps d'une voix timide, pressé par la nécessité de vider mon sac malgré tout.

– J'ai voulu... J'ai simplement voulu contribuer à renouveler les mythes, voilà. Au début, je voulais même démythifier la vie de Spinoza et de ses amis, mais dans tous les récits, il y a des mythes. Même dans les articles les plus techniques des chercheurs les plus rigoureux, j'ai découvert une candeur presque d'enfant qui pouvait s'exprimer sous plusieurs formes, par exemple dans l'admiration pour un auteur, ou dans la conviction qu'un détail était important, ou dans la conviction plus forte encore qu'un certain objet d'étude, ou même l'étude elle-même étaient importants. Moi aussi, j'ai ces enthousiasmes et ces convictions. Alors j'ai pensé qu'il fallait tout montrer, que les lecteurs puissent voir les exagérations et la grandiloquence pour qu'ils développent d'eux-mêmes une tendance à corriger, et pas à augmenter la mythification. Par exemple, Adriaen Koerbagh était un grand homme ; mais ce n'est pas pour ça qu'on l'a tué, ni même qu'on a voulu le tuer. Les prisons étaient insalubres, voilà tout.

– Hmm, grimace la dame. Une biographie subjective, en quelque sorte.

– SURTOUT PAS ! Qu'est-ce qui rend un travail historique objectif ? La qualité de ses sources, la pertinence des liens qu'il établit entre les événements et la solidité de ses interprétations. A la mesure de mes forces, j'ai assumé ces exigences... Et pour tester tel point et vérifier tel autre, je suis allé dans des colloques, j'ai envoyé des messages aux quatre coins du monde, discuté longuement avec mes collègues de disciplines très différentes. Mais je ne pouvais pas accepter que l'ennui devienne une esthétique, que notre exigence de chercheurs se fasse une gloire d'endormir ceux qui...

Elle a repris son balai et brosse le sol d'un mouvement sec et nerveux, poussant devant ses pieds un petit nuage de poussière.

– Vous dites que je recherche le succès, continué-je, seulement parce que je refuse de faire comme d'habitude, de détruire sciemment le plaisir de lire. Oh, et puis, peu importe. J'avais bien autre chose en tête. Je voulais défier la froideur soi-disant historienne d'une vie de philosophe.

– DEFIER ! crie-t-elle soudain. Ça n'a pas soixante ans, et puis ça veut DEFIER !

– J'ai pensé qu'il n'y avait pas de faits bruts dans une vie de philosophe, peut-être dans aucune vie, d'ailleurs. Ce genre d'histoire-là est très particulier. On ne peut pas raconter Spinoza, par exemple, sans dégager, eh bien, non seulement une interprétation de sa philosophie, mais peut-être même une certaine vision de ce qu'est, la Philosophie. On ne peut pas faire autrement.

Elle s'immobilise.

– Dis donc. T'as baisé ma fille ?

Je me mords les lèvres en regardant ses crocks.

– J'aime sincèrement la Philosophie, j'aime le concept et l'abstraction, la rigueur avec laquelle les idées s'articulent. Mais je voulais montrer la manière dont la pensée s'improvise, la manière dont elle est traversée par des choses triviales, banales, comment elle naît dans le désordre, toute ébourriffée. Je me suis rendu compte...

– C'est ça, c'est bien elle. Quelle petite pute.

– ...que ce sont les interactions entre les individus, pas vraiment les individus eux-mêmes, qui fabriquent des pensées. En travaillant pour savoir ce que pouvaient être des interactions pensantes, j'en suis arrivé aux passions.

– Ben voyons.

– Alors j'ai voulu montrer comment les philosophes s'attirent et se repoussent les uns les autres comme des aimants, avec leurs pôles tantôt positifs, tantôt négatifs, de sorte que l'ensemble de leurs préférences et de leurs antipathies éclairent les cheminements singuliers de leurs pensées. L'idée n'était pas de sombrer dans le pathétique : je voulais montrer les affects de ces hommes sans nécessairement les faire partager, et surtout sans plonger dans une psychologie des profondeurs.

– Oh, la profondeur, ça te guette pas.

– Je vous assure, Madame, si vous réfléchissez à cette dynamique affective, vous comprendrez facilement comment les humains peuvent à la fois penser ensemble et chacun séparément. Pourquoi une vie de philosophe n'a aucun sens si elle n'est pas la vie d'au moins dix ou vingt personnes racontées en continu, sans pour autant être un mouvement collectif où les auteurs et leurs pensées seraient ensemble, comme un seul front.

Elle a rassemblé un petit tas de déchets et de poussière au bord d'une tombe. Elle pousse maintenant le couvercle du pied, bascule les détritux à l'intérieur. Elle revient vers moi d'un pas décidé.

– Est-ce que tu te rends compte qu'avec tes mauvaises manières, on ne sait pas ce qui relève des sources ou de ton interprétation ? Les uns liront tout comme si c'était une fiction, alors que tout est vrai. Et les autres croiront même aux blagues qui sont là pour leur dire : méfiez-vous !

– Oh non, Madame. Il faut faire confiance aux lecteurs. D'ailleurs, si j'ai pris des risques, c'était aussi pour retrouver la liberté d'interpréter avec rigueur, alors que je voyais les approches historiques de Spinoza tendre vers une chronologie toujours plus sèche, plus détaillée et moins intéressante de ce que nous savons de certain. Non ! Nous avons le devoir de nous tromper, afin qu'il soit possible de nous corriger les uns les autres.

– Il faut faire confiance aux lecteurs, répète-t-elle sur un ton ironique.

Elle me regarde. N'ajoute rien. Ne bouge pas. Je me reprends :

– Oui. Enfin. Il ne faut PAS faire confiance aux lecteurs.

J'hésite un moment à continuer. Pour être honnête, je ne suis plus tout à fait sûr de ce que je veux dire.

– Alors A QUI faut-il faire confiance ? A qu...

Un brusque coup de sabre envoie voler sa tête dans l'obscurité. Tandis que son corps s'effondre, je découvre un vieil homme qui range son arme d'un sourire satisfait.

– Vous... bégaié-je. Vous avez... Vous avez décapité l'Université ? Vous avez décapité l'Université !

– Calmez-vous, mon brave, dit l'homme sans s'émouvoir.

Je me jette en panique sur le corps de la dame, prêt à verser des larmes d'orphelin. Mais à peine l'ai-je prise dans mes bras que le tronc se trémousse comme sous l'effet d'une chatouille, et on entend dans le lointain :

– Ahahahahaha ! Arrêtez ! Arrêtez !

Je le lâche aussitôt. Le corps se redresse et s'en va, tâtonnant à l'aveugle dans la direction de la tête.

– Venez, dit l'homme. Si vous attendez qu'elle revienne, ce sera reparti pour des conversations sans fin.

– Mais... Je... Et après tout ! Si j'aime les conversations sans fin ?

– Alors nous serons trois. Mais avec le teint que vous avez, je crois qu'il vaudrait mieux discuter à l'air libre. Venez.

A la manière dont il me passe la main sous le bras, il me semble reconnaître ce vieillard que j'ai rencontré... je ne sais plus où. D'ailleurs, l'homme auquel je pense était borgne... Comme je suis à sa gauche, je ne vois qu'un œil valide. Si j'arrivais à lui faire tourner la tête...

– Tiens ? m'étonné-je avec innocence. Qu'est-ce que c'est que ce vitrail ?

– Ça ? Une image de saint Sténon.

L'information m'arrête net.

– Saint Sténon ?

– Oui. Jean-Paul II l'a canonisé en 1988. Moi je ne suis pas trop pour les saints, mais quitte à ce qu'on canonise quelqu'un, pourquoi pas lui. Allez, venez.

Je m'attarde devant l'image, ému de voir mon ami élevé à une telle dignité. Comme le vieil homme me tire par le bras, je m'arrange pour reprendre la marche à son flanc droit. Je retrouve cette paupière plissée sur un orbite nu, qui m'inspire à présent une grande sympathie. Tandis que nous avançons dans l'obscurité, je ne peux me retenir d'échafauder des hypothèses.

– Pardonnez mon indiscretion, risqué-je, mais... Est-ce que vous seriez, par hasard, l'un des fils de la déesse ?

– Hein ? Qu'est-ce que vous inventez !

– Répondez-moi. Êtes-vous un demi-dieu ?

Le vieillard se râcle la gorge.

– Je m'appelle Manfred Walther. Professeur émérite à l'Université Leibniz de Hanovre.

Notre marche forcée l'essouffle énormément. Il transpire déjà si fort que ses tempes ruissellent.

– Mais vous... Enfin je veux dire... Êtes-vous un homme... réel ? Pardonnez-moi, mais... Je pensais avoir affaire à une allégorie.

Il s'arrête à son tour et me fixe de son demi-regard rieur, si difficile à décrire.

– L'un n'empêche pas l'autre, mon ami. J'ai un nom, un corps, une adresse e-mail ; mes étudiants parlent avec moi avec la même candeur que vous. Cela ne veut pas dire que je n'incarne rien. Les grandes mythologies prennent chair en nous, avec nous et par nous.

Il prend une grande inspiration, puis se remet à marcher.

– Les humains sont petits, mais ils sont capables de grandes choses. Allons, venez, c'est par ici. Allons vers la lumière.

